846L47
O2

LÉANDRE

AMOUR AUX ENFERS

COLLECTION « RYTHMES »

Jacques LÉANDRE

AMOUR AUX ENFERS

POÈMES

EDITIONS DE LA REVUE MODERNE
88, rue Saint-Denis, PARIS-I^er^

COLLECTION « RYTHMES »

Jacques LÉANDRE

AMOUR AUX ENFERS

POÈMES

EDITIONS DE LA REVUE MODERNE
88, rue Saint-Denis, PARIS-Ier

Db 53 13063

110.

Dédié à :

Monsieur PIERRE-RENE WOLF
Directeur du Quotidien « PARIS-NORMANDIE »

Avec ma sincère gratitude, et les sentiments de la plus profonde humilité.

J. L.

846L47
Oa

A TESCA !

Adieu TESCA, adieu. Amie de ma jeunesse
Qui fuyez les débris de mon temple d'espoir
Qui s'écroule à jamais, au seuil de ma détresse,
Au son de l'angélus, qui traverse le soir !

Vous maudire ou pleurer, partir ou vous aimer ?
A quoi bon tous ces mots sur les feuilles légères
Du Destin qu'on apprend si vite à blasphémer,
Puisque déjà mes pleurs ont fané mes paupières ;

Puisque mon front glacé, qui va cesser de vivre,
Va blanchir à jamais mes espoirs de vingt ans,
Tout contre la croisée, recouverte de givre,
Que me laisse un amour, sans été ni printemps ?

Puisque plus rien TESCA ne cache mes secrets,
Dans le ruisseau des pleurs, qui se sont répandus,
Allons dans les sentiers, pour cueillir les regrets,
Sur les branches tombées des souvenirs perdus !

FARMINGTON 19 Dec 53 HARV. COLL. LIB. FEB 1 8 1954 SLOANE

En posant votre main, sur mon bras solitaire,
Allons sans ne rien dire, en rêvant au passé
Qui reviendra sans doute, et qu'il me faudra taire,
Vos yeux noirs sur ma lèvre et sur mon cœur blessé !

Dans le jardin désert de notre destinée
Qui se meurt quelque part, au fond des cieux flétris,
Allons cueillir la rose, à tout jamais fanée,
Des printemps amoureux que la neige a meurtris.

Fuyons notre passé, si c'est là le destin
Des amours oubliés, comme un troupeau vendu ;
Sans remords ni passion, sans haine et sans chagrin,
En partant tous les deux, sur l'oubli suspendu.

Partez puisqu'il le faut, et que tout doit finir !
Et que notre passé doit mourir désormais !
Fuyez seule en chassant le pieux souvenir
Des choses qu'ici bas je n'oublierai jamais !

Adieu donc ! oh TESCA ! Amie de mon enfance !
Qui fuyez le taudis de mes amours secrets
Que j'épuise le soir, en serrant l'espérance,
Sur mon cœur solitaire inondé de regrets !

LORSQUE L'OISEAU S'ENVOLE

S'il me faut oublier, en effeuillant la rose
Qui se fane en silence et qu'emporte le vent,
Que la brise du soir, sur ma pensée morose,
A déjà dans la nuit caressé mon auvent ;
S'il me faut oublier, lorsque vient le printemps,
En agitant déjà des lambeaux de linceul,
Que l'on pleure à tout âge, et qu'on aime à vingt ans,
Dois-je donc oublier que je suis toujours seul ?

Vous qui m'aimiez peut-être ! Oh vous l'unique Amie,
Qui sut dans mon passé, dans mon humble chaumière,
Sur mon cœur oublier, et mon âme endormie,
Y verser quelques fois un rayon de lumière,
Est-il vrai que ce soir, sans me tendre la main,
Quand vos pas s'enfuieront, sur la route déserte,
Vous laisserez pour moi votre porte entr-ouverte
Que les vents et l'oubli refermeront demain ?

Si c'est vrai tout cela, adieu donc mes gaités !
Dès ce soir je viendrai, de mon pas solitaire
Parcourir en rêvant vos jardins enchantés
Pour y rider mon front dans l'oubli salutaire !
Vous m'oublierez demain ! chère Amie vous partez !
Mais l'étoile des Mers n'aura plus dans les cieux
Son Image sanglante et ses feux argentés,
Puisque déjà les nuits auront voilé mes yeux !

LES FEUILLES MORTES

Qu'elle était belle ma Maitresse,
Quand se berçait pour m'apaiser,
La frêle rose de l'ivresse
Qui se brisait sous mon baiser.

Qu'elle était tiède dans ma main
Cette vallée que j'aime encor
Quand frissonnaient jusqu'au matin
Ses deux beaux seins au bouton d'or.

Qu'elle était douce sur mon cœur,
Sa voix légère qui me grise,
Lorsqu'il me semble entendre encor
Son chant d'automne sur la brise !

Qu'elle était fraîche sa joue rose
Comme un matin de gai printemps
Lorsque sur ma lèvre morose,
Frissonnait son cœur de vingt ans !

Mais qu'il est triste dans la nuit
Son souvenir qui vient souvent,
Dans le remords qui me poursuit
Comme un écho qui vole au vent !

Sous mon manteau couvert de neige,
Qui flotte aux grés du souvenir,
Je n'ai plus rien qui me protège,
Qu'un grand portrait qui va jaunir !

Les feuilles mortes et fanées,
Dans le ruisseau de mes regrets
Voguent sur les jeunes années,
De mes amours pleins de secrets.

POUR UNE LARME

J'ai cueilli ce matin, quand s'éveilla l'aurore
Sur le marbre argenté de la plaine opaline,
Une perle plus fine, et plus légère encore,
Qu'un rayon de soleil, aux pieds de la colline.

C'est une larme d'or, sur la blanche rosée
Que je foule en rêvant, sous ma paupière sombre,
En suivant pas à pas, sur mon aile brisée,
Les roses parfumées que dessine votre ombre.

Une larme au ruisseau du rêve abandonné,
C'est la source du cœur, à jamais solitaire,
Qui jaillit sur les fleurs, d'un espoir suranné
Qui se fanne en silence, et qu'il nous faudra taire.

C'est pourquoi chère Amie, cette larme morose,
Perdue dans le destin des choses qui se meurent,
Est pour moi l'espérance où fleurit une rose,
Que je voudrais cueillir sur vos yeux qui me pleurent!

Vous reviendrez ce soir, ou peut-être demain,
Dans le sentier désert de notre rendez-vous,
Une larme à vos yeux, une rose à la main,
Pour y prendre mon cœur, qui ne bat que pour Vous.

Ne mouillez plus vos yeux, qui s'inclinent le soir
Comme un astre argenté, sous le ciel endormi,
Puisque dans les sentiers, où je viendrai m'asseoir,
Vous cueillerez pour moi les roses d'un Ami.

Si ma peine est la vôtre, et vos rêves, les miens,
Si notre solitude a le même séjour,
Nous partirons tous deux, comme des bohémiens,
Sur les chemins en fleurs de notre jeune amour.

Et mon cœur dans vos mains, qu'une étoile a fleuries,
Je viendrai cette nuit, pour la première fois,
Poser mon front timide, et mes joues amaigries,
Sur vos genoux plus doux que la mousse des bois.

A l'heure où dans la nuit les échos se dispersent,
Je poserai ma lèvre, où fleurit un baiser,
Sur la colline en feu de vos seins qui se bercent
Aux chants de vos désirs, que je veux apaiser.

Appuyons notre cœur sur le rêve qui passe,
Et cueillons pour nous deux, quand sonnera minuit,
Les parfums du bonheur que notre âme bien lasse
Attend depuis vingt ans, aux portes de la nuit !

POURQUOI PLEURER

Tendre AMIE, jamais une larme
Sur votre main, aux doigts fragiles,
N'avait eu pour moi plus de charme,
Ni de beautés aussi tranquilles !

Pourquoi la nuit, jusqu'à l'aurore,
Dans un murmure, pleurez-Vous,
Puisque ce soir je vais encore
A notre pauvre rendez-vous ?

Simone, Thérèse ou Ninon,
En cueillant vos pas sur la route,
Dans l'ombre j'oserai sans doute
Deviner tout bas votre Nom !

A quels rivages désertiques,
Aux sables bleus et argentés,
Se reposent, mélancoliques,
Vos yeux rêveurs et attristés ?

Demain, soyez là, sur ce banc,
J'y passerai sans doute encore
Pour y sentir, jusqu'à l'aurore,
Votre parfum de lilas blanc !

AMIE ! Si Vous m'aimiez un peu,
Si dans mes mains vos blondes tresses
Se blottissaient sous mes caresses,
Qu'il serait simple mon aveu !

L'APPEL DE LA MER
OU L'ORPHELIN DES FLOTS

Entendez-vous l'écho que disperse la nuit,
Dans un bruit de cristal ou de coupe brisée,
Sur les flots enlacés que l'ombre de minuit
Etale sur la mer, innondée de rosée ?

C'est mon pas qui parcourt, sur l'aile de mon rêve,
Les sillons argentés de ce labour géant,
Où mon cœur s'est perdu, une nuit sur la grève
Où montaient vers le ciel des pépites d'argent !

Entendez-vous ce chant que vient bercer la brise ?
C'est ma voix qui implore un amour exalté
Jusqu'au balcon du ciel, où mon rêve se brise
Sur l'archet frémissant des nuits roses d'été !

Le voyez-vous mon cœur, solitaire et morose,
Pendu comme une feuille, aux branches de la nuit ?
C'est la mer qui le guette, en cueillant une rose
Sur mon âme qui rêve, et l'espoir qui s'enfuit !

Voyez-vous sur la grève, au seuil de l'océan
S'étendre un grand manteau ? C'est une âme orpheline
Piétinée par la brume, et qu'ondule le vent,
Sur les frissons d'argent de la mer opaline !

Car mon Père est parti, pour ne plus revenir,
Un soir dans la tempête, où se brisaient les flots ;
Ma Mère est restée seule, avec son souvenir,
Et moi je dois rester pour sécher ses sanglots !

Et mon front qui s'incline, et se ride à jamais,
Sur la grève où se brise un désir enfantin,
N'aura droit aux baisers de la mer que j'aimais
Caresser tant de fois, sur le sable argentin !

.....

Oh Mer ! je viens pourtant, chaque nuit sans rancune
Envelopper ma peine et mes jeunes vingt ans
Dans le brouillard léger qui rôde sous la lune
Comme un parfum de rose, aux soirs de nos printemps...

.... Assis sur les galets, que foulent mes pieds nus,
Dans un bruit de cristal, qu'un sombre écho poursuit,
Raconte-moi ce soir, les contes inconnus
D'un voyage lointain, que la grève a détruit !

Dis-moi si tes grands flots, d'un bleu tendre et d'argent,
Que taquine ce soir, un rayon de soleil,
Sur la plaine inondée de ton labour géant
Que soulève le vent, jusqu'au balcon du ciel...

... N'ont point d'autres parfums, d'autres senteurs sauvages
Qu'encensent dans la nuit les fleurs de ton haleine
Qui rôde sur ma couche, et sur les vieux rivages
Quand sur tes seins d'argent dort la brise sereine !

Conte-moi ta colère, au fond du puits glacé,
Quand les sanglots du ciel s'égouttent dans la nuit
Pour fermer ta paupière et faner ta beauté
Sur les rives du soir, où le rêve s'enfuit!

MER ! prends-moi cette nuit, sans rien dire à ma Mère,
Et partons tous les deux sur ton coursier magique,
Bien avant que l'aurore, en brûlant ma chaumière,
N'éveille mes regrets sur mon front nostalgique !

Car j'entends chaque nuit mon Père qui m'appelle
Sur son trône d'ivoire parsemé de diamants,
Ses mains sur la beauté de ton sein qui ruisselle
Sur ses yeux endormis, comme ceux des Amants !

Dis-moi si tes chansons m'appellent dans la nuit,
Lorsque l'écho serein balance à l'horizon
Comme une feuille d'or, au clocher de minuit,
Des clochettes d'argent sur ta blanche toison !

Alors les nuits pour moi n'auront plus de tourments,
Sur ma barque légère, au fond de tes coussins,
Car mon front dans la brume, imitant tes Amants,
J'irai boire à ta lèvre, et rêver sur tes seins !

LE MENDIANT D'AMOUR

Ce soir la lune encore a tiré son rideau,
Pour lorgner dans la nuit, où s'éteint ma raison,
Les ombres que dessine aux plis de son manteau,
Mon chant qui se balance, au bout de l'horizon.

La plaine est solitaire, au ciel pas un nuage,
Et je regarde au loin les frontières divines,
Où pas même un écho, pour renvoyer l'image,
Ne descendra la nuit le sentier des collines.

Pas même une bergère, aux tresses ruisselantes,
Pour cueillir une rose, effeuillée par ma peine,
Que j'envoie chaque soir sur les cîmes brûlantes
Pour y chercher encore une image sereine !

Car c'est là que mon cœur, au sein des nuits profondes,
Recherchant sur l'étoile, aux éternels printemps,
L'empreinte du passé, sur quelques boucles blondes,
Retrouve dans la nuit son âme de vingt ans !

Pour chanter ma romance, en tendant ma sébile,
Parcourant les sillons du ciel abandonné
Je caresse au hasard ma lyre malhabile
En serrant le malheur sur mon cœur suranné !

Mais qui me bercera, sur le seuil de mes rêves,
Pour m'endormir enfin dans les bras du bonheur,

Que j'appelais encor, dans les heures si brèves,
Où l'amour demeurait tout au fond de mon cœur !

Quelle sera la Belle, aux yeux que je devine,
Aux seins couverts de fleurs, aux lèvres satinées,
Qui versera demain son aumône divine
Dans les chants incompris de mes jeunes années ?

RECUEILLEMENT
(Sonnet)

Blotti sous mon manteau, que soulève le vent,
Ce soir j'irai cueillir, aux pieds de la colline
Les roses et les lys, que votre main caline
En séchant mes sanglots, caressait si souvent,

Sous la lune déserte, assise sur l'auvent
De la Nuit qui rêvait, sur la plaine opaline,
Quand vos yeux indiscrets, qu'un lourd sommeil incline,
Enflammaient les désirs d'un amoureux fervent.

De ces fleurs qui jadis, aux derniers sons du cor,
Frissonnaient sur la mousse, où nous rêvions encor
Quand la biche aux abois pleurait en expirant,

Rien ne reste en mes mains que l'ombre du Printemps...
Bouquet de souvenirs, que j'effeuille en pleurant
Sur le seuil de la tombe, où s'enfuient vos vingt ans !

Imprimerie DIERVILLE, Verneuil-sur-Avre (Eure)
N° d'Édition : 248 Dépôt légal 4e trimestre 1953, N° 225

PRESSBOARD
PAMPHLET BINDER
~
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N.Y.
Stockton, Calif.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 065913763